

dans un yamen magnifique. Elle n'avait que des notions vagues sur les riches mandarins et les beaux yamens : il suffit d'une donnée imprécise aux fillettes qui veulent broder de longues histoires.

Ces projets, ces rêveries, en occupant toute son enfance, lui avaient servi d'éducation et d'instruction. Elle savait, aussi, jouer de la guitare à trois cordes en chantant de longues complaintes. La préférée célébrait une Forêt merveilleuse, Sen croyait que c'était la plus voisine, où vivaient ses frères, et qu'elle était arrivée peu à peu à considérer comme une sorte de divinité splendide, immense et effrayante.

Et en se retirant des bras du blanc ce fut à Elle que, tout de suite, elle pensa. Le souvenir de son frère préféré s'y trouvait lié, car il en avait été le maître. Il ne viendrait plus brûler des bâtonnets sur l'autel familial, il faudrait se cacher pour honorer son souvenir, son corps reposait pêle-mêle avec d'autres dans un grand trou et sa tête, pour ne pas déplaire au vainqueur, devait rester exposée au soleil et à la pluie, jusqu'à ce que, d'elle-même, elle tombât sur la terre.

V

Pour sortir Sen dut enjamber le corps de son père, l'autre porte étant gardée par les miliciens. Le mandarin dormait sur une natte, aussi paisiblement que sur son lit, quand toute la famille s'y trouvait rassemblée. La sandale frôla du talon la robe et l'insigne de métal, qui fut retourné. C'était un présage mauvais que Sen crut conjurer en le remettant en place.

Le long du mur une sentinelle veillait. Dans un coin retiré la famille s'était réunie, formant un tas compact. On eût dit des cadavres rangés les uns contre les autres. Sen énuméra les corps : sa mère, deux servantes, une parente, ses sœurs, son frère dernier né, il manquait un vieil homme, son grand-père au chef branlant, destitué, autrefois, pour méfaits probables dont il fut heureusement impossible de faire la preuve, ce qui le sauva du coupe-coupe. Se jugeant compromettant, il s'était probablement caché parmi les simples paysans. Sen ne s'inquiéta pas de lui, elle n'aimait que ceux qu'elle craignait, son père et ses frères aînés. L'un avait pu s'enfuir, il reviendrait un jour, certai-

nement, en vengeur ; peut-être chasserait-il les blancs. La petite Annamite avait une haine farouche contre l'envahisseur mais elle détestait plus encore les soldats jaunes levés dans la région basse qui les secondaient et se montraient plus implacables. Au grand jour de la victoire il faudrait leur réserver les supplices les plus cruels et les plus ignominieux.

La lune brillait dans le ciel envahi par des myriades d'étoiles. Elles paraissaient s'être donné rendez-vous pour regarder le village dévasté.

De toutes les huttes il ne restait plus que les carcasses, un petit bois de bambous morts, marquant l'emplacement des maisons dont les toitures de feuilles et les murs de nattes, jetés à l'arroyo voisin en grandes brassées avaient dû lentement rejoindre le fleuve et commencer déjà leur descente vers la mer. Les bambous des charpentes, coupés par le milieu à coups de sabre, s'étaient effondrés au milieu des débris de toutes sortes. Un ouragan, un cyclone même les eût respectés ; les soldats n'avaient laissé que les pieux trop gros pour être coupés vite et trop solidement fichés en terre pour être arrachés. Sen pensa qu'en quelques heures tout cela serait rebâti, ainsi qu'elle l'avait vu faire chaque fois qu'une tempête avait causé quelques dommages.

Elle était arrivée à cette allée centrale qui formait une rue droite. Les bambous de justice apparaissaient alors comme s'ils dominaient tout le désastre. Sen se rappela les jeunes gens qu'elle avait vu mourir, leurs gestes, leurs noms, le son

même de leur voix et leurs petits ridicules. Elle ne leur donna pas de regret superflu, un regret n'eût rien changé à la réalité.

Elle voulut marcher à travers les ruines. Elle revit le village tel qu'il était le jour précédent, semblable certainement à ce qu'il avait toujours été. Les cases, tapies les unes contre les autres, réédifiées sans cesse et sans cesse détruites par les grandes pluies et les vents, petites et sordides, abritaient les bêtes domestiques aussi bien que les gens, dans une saleté uniforme. Un lit fait de nattes fixées à des piquets ou une estrade de planches grossières en constituait tout l'ameublement. Les paysans vivaient heureux de la pêche, des produits de quelques petites rizières et aussi d'aubaines inavouées à la recherche desquelles les hommes partaient de temps à autre. Ils formaient le peuple de Sen, bruyant, cancanier, futile et paresseux.

Une haie faite de bambous croisés, à la pointe effilée, aussi dangereuse qu'un fer de lance, arrêtait les visites du Seigneur Tigre, lorsqu'il venait rappeler que des offrandes lui étaient dues. Elles étaient portées en grande pompe dès que ses traces avaient été signalées et consistaient en barre d'argent, en maison et barque, (assez bien imitées par des papiers de couleur), en riz, en poulets, en poissons et en quartiers de porc. Il se contentait de l'intention, et jamais, de mémoire d'homme, n'avait touché à ces cadeaux que se partageaient les fourmis.

Thi-Sen, à travers les débris d'une case, gagna la barrière. Elle désirait faire le tour du village, dans l'espoir peut-être de distinguer à la limite des hautes herbes, l'approche de la troupe vengeresse ; dès les premiers pas elle fut arrêtée. Un milicien accroupi auprès d'un camarade endormi lui ordonnait de s'éloigner. On ne commandait pas de la sorte à Thi-Sen. Elle dit qui elle était, l'homme ne parut point intimidé ; comme elle voulait passer, il la menaça. Elle fit un détour et revint à la barrière, une autre voix l'interpella et plus loin on lui répéta encore le même ordre.

Elle eut la sensation d'être prisonnière, la réalité l'oppressa.

Lorsque ses frères et leurs hommes étaient partis, ils avaient foi en leur tentative. Le camp ne résisterait pas à leurs attaques. Les blancs avaient des fusils, mais Bouddha ne leur permettrait pas de tuer... le butin serait magnifique... Et la bande était revenue après un échec, avec une hâte folle. Les miliciens étaient arrivés. Bouddha, un jour certainement, protégerait les siens. Quoiqu'elle ne fût qu'une petite fille elle devina que ce jour était encore bien éloigné et pour la première fois elle se mit à réfléchir aux conséquences que cette déroute pouvait avoir sur sa destinée.

Elle s'était rapprochée de la barrière, — les coudes posés au croisement de deux bambous, elle regardait. Une mare miroitait sous la lune, des feuilles se dessinaient sur le ciel. Une sentinelle

s'approcha d'elle, et, menaçant ses pieds du talon de son fusil l'obligea à reculer.

Thi-Sen s'assit sur la terre. A travers les barreaux elle ne pouvait plus voir que l'assemblée des étoiles et le sommet des grands arbres ; elle savait, que tout là-bas allant jusqu'à l'endroit où le soleil rejoint la terre, s'étendait la forêt. Elle souhaita intensément de s'y trouver. Les fuyards devaient avoir gagné leur refuge, les cases construites sous les feuilles, où les reptiles se glissaient, où quelquefois venait se réfugier une bête affolée par la poursuite d'un fauve.

Ceux qui avaient pu s'enfuir allaient-ils revenir? Sen en abandonna l'espoir. Puisque Bouddha permettait aux fusils de partir que pouvaient contre eux les coupe-coupes, les lances et même les armes à feu des paysans?... Sen revit la plus horrible scène de ce jour : après l'exécution des hommes, la bastonnade du mandarin. Elle n'avait jamais pensé que ce fût possible... Elle s'arrêta de penser, ses regards restèrent perdus dans la nuit bleue, la divine nuit des étés annamites.

Le factionnaire avait interrompu sa marche. Cette femme silencieuse lui paraissait plus redoutable que la brousse qu'il devait surveiller ; appuyé sur son fusil, prêt à la tuer au premier geste équivoque, il guettait tous ses mouvements. Thi-Sen toute petite, toute chétive, ne devait pas être très menaçante, l'homme cependant avait une excuse : il était à peine plus grand qu'elle.

Une brise légère, fraîche et parfumée d'avoir traîné sur la campagne, frôlé les arbres, agité les

bambous et ridé l'eau du fleuve, se leva. Elle fut comme une caresse à la fièvre de Sen. Ainsi qu'au début des orages, quelques gouttelettes s'éparpillèrent, l'une tomba sur son front ; le ciel était pur tout à l'heure, les ondées, à ce moment de l'année étaient rares, elle leva les yeux pour voir les nuages, et elle frissonna. Le ciel était toujours d'un bleu uniforme, pointillé d'étoiles, sans une ombre, d'ailleurs la goutte ne glissait pas comme le font les gouttes d'eau. Près de là sept têtes agitées par la brise heurtaient doucement les bambous.

D'un bond, Sen fut debout, c'était du sang qui séchait sur son front. La sentinelle affolée par le brusque mouvement venait de tomber en garde et de sa baïonnette touchait presque la poitrine de la fillette. Sen se rassit un peu plus loin, son regard ne pouvait se détacher des têtes et suivait leur balancement. Elles formaient des trophées sinistres, sans détail bien apparent et de temps à autre un peu de sang tombait d'elles, faisant, sans doute, sur la terre une tache sombre un peu moins grande que celle d'une chique crachée.

Le milicien devant le calme de Sen avait reposé son arme, il dit :

— « Il ne faut pas partir ».

Sen répondit :

— « Non ».

Alors il se rapprocha d'elle et lui parla. Elle avait aussi le désir d'un peu de bruit qui la sortit de sa prostration. Sen comprenait avec difficulté, — l'homme se servant d'un dialecte aux intonations différentes du sien. Il parlait de ce qu'il avait

vu : les merveilles des villes, les batailles, les sorcelleries des blancs. Il ne s'interrompait que pour répondre à l'appel de ses camarades, qui, monotone, courait de bouche en bouche à intervalles réguliers.

Au bout d'une heure, il y eut un bruit confus, des pas sur les bambous brisés, sur les feuillages secs, c'était l'heure de la relève. Sen et son compagnon eurent à ce moment une grande frayeur : le vent avait augmenté en force et quelque chose venait de bondir près d'eux, ils ne pouvaient dire quoi, on ne voyait rien, le bruit ressemblait à celui que fait en touchant terre après un saut, un homme agile ou un fauve. Ils avaient poussé un cri, le caporal arriva en courant suivi de la nouvelle sentinelle ; ils cherchèrent ensemble. Un bambou paraissait déchargé de son fardeau lugubre. Ils comprirent qu'une tête venait de tomber et de glisser dans quelque trou. Ce ne fut ni la force du vent, ni la maladresse du bourreau qu'ils accusèrent, mais les Génies souverains, et les soldats, après avoir raccroché les cheveux à la hampe, s'en allèrent en plaisantant la grimace de la face contractée en un rictus épouvantable.

Thi-Sen les suivit. En se retournant, elle vit, sous la poussée du vent, les trophées rouler, tourner et elle crut entendre le bruit sourd qu'ils faisaient en se heurtant aux bambous.

Un soldat ramassa un caillou qui rasa une chevelure et alla se perdre dans la mare...

Entre la maison du mandarin et la pagode,

villageois et miliciens s'étaient réunis en groupe. Les uns n'avaient plus de toit pour s'abriter et préféraient attendre là le lever du jour, les autres n'avaient pas sommeil ; ils plaisantaient et riaient à voix basse pour ne pas troubler le repos de leur chef.

Les paysans avaient conservé des réserves de chaux, d'arec et de feuilles, — ils chiquaient. Femmes, vieillards et enfants paraissaient accablés. Thi-Sen alla vers eux. Elle voulait conter l'incident de la tête tombée, pour que les vieux en pussent tirer un présage. Il était néfaste, mais ils ne surent dire s'il devait tourner contre eux ou contre leurs vainqueurs. Sen espérait trop une signification heureuse pour ne pas répéter ce qu'elle avait entendu dire, lorsque l'expédition avait été préparée : la faiblesse des Blancs, l'aide de Boudha, la bravoure des Annamites. Personne ne lui répondit : on crut qu'elle venait espionner et elle devina le mépris qu'elle inspirait.

De dépit elle se dirigea vers un coin d'où partaient des éclats de rire. Quelques miliciens s'étaient rassemblés à l'abri des murs de la pagode. Ils avaient l'humeur joyeuse ; après un repas dont le mandarin avait fait les frais : le riz trié grain à grain, le nuoc-man venu de très loin, les petits porcs rôtis, aubaine rare. N'ayant pas ménagé l'eau-de-vie de riz, ils étaient très surexcités. Certains célébraient leur mariage, déjà consommé, avec une fille du village, presque tous se réjouissaient en secret de la découverte de bijoux ou d'argent qu'ils n'avaient point versés à la masse,

d'autres étaient heureux simplement d'avoir tiré des coups de fusil, d'avoir vu exécuter des hommes et de repartir le lendemain.

Un autre groupe, éclairé par une petite lanterne, suivait avidement la mimique d'un milicien qui réussissait à amener vers lui les enjeux que les uns et les autres risquaient.

Non loin de là, une vieille femme était accroupie près d'une lampe. Moyennant quelques sapèques, elle prêtait une vieille pipe d'opium qu'elle garnissait elle-même de la goutte précieuse. Cette entreprise illicite n'allait pas sans bruit, les hommes étaient mauvais clients ; la bagia prudemment réclamait l'argent d'avance : bon gré mal gré les fumeurs payaient ; le pillage fini, le vol était sévèrement puni.

Thi-Sen passa. Elle revint vers la maison de son père. Là, il y avait encore, comme pour en défendre l'accès, quelques miliciens, équipés, prêts à l'alarme. Ils surveillaient les prisonniers et gardaient les faisceaux. La fumée d'un petit feu chassait les moustiques. Ils écoutaient une histoire. L'arrivée de Sen arrêta net le conteur. Il se moqua d'elle : c'était une façon détournée de la courtiser. Sen se fâcha et comme les quolibets l'accablaient elle se mit en colère. Les rires augmentèrent. Une main saisit son pied pour la faire tomber. La plaisanterie devenait grave. Sen tenta de se défendre, deux ongles se brisèrent sur la figure du brutal, mais il réussit à arrêter la fillette. Elle bouscula un fumeur, l'eau de la pipe souilla sa robe. Sen, relevée vite, invectiva les soldats et instinctivement

les premières paroles qu'elle prononça furent pour menacer. La phrase déclencha une tempête. Un milicien accouru au bruit, gravement la déchaussa. Malgré toute sa fureur elle dut abandonner ses sandales que le soldat aussitôt mit à ses pieds.

Elle le connaissait, demain, son père, le mandarin, le ferait punir... L'homme parut intimidé : il prit une pose humble et dit en singeant de grandes salutations :

— « Monseigneur le mandarin Cadouille ».

Mandarin Cadouille... cela évoquait le maigre dos zébré par les coups, la honte du supplice ; Sen se hâta de rentrer dans la maison en répétant tout bas :

« Mandarin Cadouille, mandarin Cadouille ».

Il se nommait Pascal Bonnard et avait grandi dans un bourg de la campagne avignonnaise, au bord du Rhône. Il avait combattu partout où l'on avait fait le coup de feu et ne comptait pas ses services par années de présence mais par campagnes. Caporal trois ans, sergent longtemps, adjudant enfin, la perspective d'une retraite paisible l'effrayait. Le danger VI — il leur fallait l'activité à ses nerfs, — il leur fallait le grouillement des

Thi-Sen n'avait pas pu savoir tout ce qu'elle désirait apprendre... Le Français était-il riche et puissant ?

Elle ne connut même pas son nom. On l'appelait « Capitaine ». Il venait de la ville où se trouvaient beaucoup d'autres Blancs tous appelés « Capitaines ». Au nord, au sud, à l'ouest, à l'est, ils occupaient le pays, commandant à beaucoup de soldats. Il était inutile de leur résister. Des grands bateaux de fer, marchant très vite, sans voiles, en amenaient toujours d'autres pour remplacer ceux qui mouraient.

Il n'était pas capitaine ni même officier. Cependant il portait un sabre au côté et des galons sur les manches et il commandait à des soldats. Il était inspecteur de la milice. A ce moment, où la domination n'était pas très bien assise, où les escarmouches succédaient aux surprises, aux attaques, aux embuscades des bandes chinoises, des rebelles, des pirates et des partisans, la distinction était simplement administrative.

Il se nommait Pascal Bonneaud et avait grandi dans un bourg de la campagne avignonnaise, au bord du Rhône. Il avait combattu partout où l'on avait fait le coup de feu et ne comptait pas ses services par année de présence mais par campagne. Caporal trois ans, sergent longtemps, adjudant enfin, la perspective d'une retraite paisible l'effrayait. Le danger n'était pas absolument nécessaire à ses nerfs, — il leur fallait l'activité du camp ou de la caserne et le grouillement des soldats. Il avait aussi trop couru le monde pour se résigner à un horizon de campagne provençale, il assurait que la chaleur y était trop forte. A trente-cinq ans, en guise de retraite, il avait accepté un emploi dans la milice. Garde principal, devenu peu après inspecteur, avec l'assimilation au rang d'officier, il ne regrettait pas la perspective de mourir sur cette terre d'exil.

Qui aurait pu conter cela à Thi-Sen ? Elle ne l'aurait sans doute pas compris.

VII

Sen, en rentrant dans la chambre, n'osa se recoucher sur le lit. Entre les fusils, les tas de butin prêts pour le départ et l'autel des ancêtres il y avait une petite place : elle alla s'y accroupir.

Le sergent s'était levé, remplacé aussitôt par un autre. La fillette se sentit humiliée, car celui-ci était parmi les ricaneurs, tout à l'heure. Il ne se moqua pas, cette fois et sans faire de bruit s'étendit sur la natte. Il posa sa tête en face d'elle et la regarda. Sen crut deviner une ironie, n'attendait-elle pas là, dédaignée, le bon plaisir du blanc ? Les femmes perçoivent vite certaines pensées, elle comprit mieux... Cette convoitise lui fut odieuse, le souci du lendemain la préoccupait.

Le chef et les soldats partiraient, le village serait rapidement reconstruit, les jeunes gens sortiraient de leurs cachettes, la vie reprendrait son cours normal et bientôt les vides seraient comblés. Thi-Sen ne serait plus ce qu'elle avait été. Les hommes et les femmes, même celles qui avaient suivi sans violence les miliciens dans les coins, la mépriseraient. Les beaux projets devenaient irréalisables.

Elle ressassa la même pensée pendant plusieurs heures, trouvant toutes les solutions impossibles ou ridicules. Les bruits du dehors s'étaient tus, seul, l'appel des sentinelles traversait la nuit. Le mandarin était venu, inquiet de voir Thi-Sen loin du lit. Elle n'avait rien voulu répondre et avait tourné la tête.

Les dormeurs continuaient leur nuit. Le souffle du sergent était imperceptible, l'inspecteur avait, en dormant, débouclé son ceinturon, ouvert sa tunique. La chambre ressemblait à un lieu de cauchemar, avec un mort et un agonisant. La flamme de la lampe dansait et les caprices de ses lueurs tantôt très fortes, tantôt très faibles, se dessinaient en ombres effrayantes sur les murs.

Sen avait cru que les esprits viendraient le harceler, les esprits invisibles de là-bas qui ne prennent jamais la forme des fantômes, mais n'en tourmentent pas moins les vivants. Les heures étaient passées, le matin était proche, ils ne viendraient pas. Peut-être troublaient-ils le sommeil des vainqueurs ?...

Elle se leva et s'avança. Le « Capitaine » dormait paisiblement, malgré son continuel ronron. Sa poitrine apparaissait velue ; sous la toison, la peau était blanche, un peu rosée. Sen avec des gestes lents et minutieux enleva les pipes, les boîtes, les aiguilles, la veilleuse. Elle s'étendit à leur place pour être près de lui. Si quelqu'un soupçonnait son dédain, nul n'en serait certain, et puisqu'elle avait dû être sa femme, elle devait faire croire qu'il l'avait accueillie.

La présence de Sen ne fut même pas soupçonnée. Elle tenta de dormir sans y réussir et vit le ciel s'éclaircir peu à peu. Le jour allait luire.

Un milicien entra. En passant il lança au mandarin un coup de pied. Sen ne s'indignait plus. Celui-là ne l'avait-il pas insultée comme les autres, n'avait-il pas volé ses chaussures et mimé de grands laïs ironiques au nom de Monsieur le Mandarin Cadouille...

Il manifesta quelque surprise de voir la fillette à cette place, elle prit son étonnement pour de la confusion. Cependant ayant étendu le bras il la pinça très fort, tout en appelant, pour étouffer le petit cri :

— « Cap'taine, Cap'taine ! »

D'autres hommes entrèrent apportant de l'eau dans un seau et du thé. Après vingt appels l'inspecteur s'étira et bailla. Il regarda la salle : le mandarin baissé pour les laïs, ses soldats, — comme très étonné, de tout ce qui l'entourait, — puis dit : « Bonjour » et s'assit.

Il sentit alors Sen qui se relevait. On venait de placer ses sandales au pied du lit et le milicien la désignait familièrement :

— « Beaucoup jolie ».

L'inspecteur la vit, il répéta à son intention :

— « Bonjour ! »

Après avoir plongé sa tête dans le seau et bu son thé il sortit.

Le clairon lança sur le village les notes du réveil. Le son répercuté dans la montagne, répété

en sourdine par les échos, dut pénétrer dans la forêt jusqu'aux cachettes des fuyards.

Mille bruits suivirent aussitôt, comme s'ils avaient attendu ce signal : phrases échangées, cris, plaisanteries joyeuses, les mêmes sans doute dans toutes les langues, sous toutes les latitudes.

Le blanc paraissait présider au brouhaha. Il regrettait les gaies chansons des soldats français, tout en s'amusant de l'activité des hommes, et de l'empressement des enfants à les servir. Les femmes et les vieux, craignant encore, n'osaient bouger.

Dans la clarté pure du jour naissant les reliefs se détachaient avec une grande netteté : les bambous des cases, les débris des toitures, l'enceinte de pieux pointus, les arêtes de la pagode. Au delà des perches de justice, la montagne au flanc raide semé de roches, formait une barrière infranchissable ; à l'ouest et au nord tout l'horizon était libre, ici à perte de vue, là jusqu'aux rivages du fleuve.

Les apprêts du départ s'achevaient en grande hâte, le soleil devenant vite très chaud à ce moment de l'année. A demi-nus ou vêtus de sarraux sordides, les paysans attendaient. L'inspecteur demanda à seshommes si aucun ne s'était marié ? Quoique répétée gravement par un sergent, la phrase fit rire. Les miliciens montrèrent quelques femmes assemblées. On leur expliqua qu'elles parlaient avec la colonne. Elles ne dirent pas leur avis, nul n'ayant songé à le leur demander.

Les enfants, auprès d'elles, étaient déjà prêts.

Ceux-là avaient décidé librement de leur avenir. Serviteurs des soldats, payés d'une poignée de riz, ils les suivraient. — Les fusils, les baïonnettes, le bruit du clairon, l'espoir des ripailles, plus tard, quand eux aussi seraient devenus miliciens, avaient suffi à les séduire.

Les vieux et les femmes trop laides pour trouver un mari avaient grelotté toute la nuit en *ruminant* des craintes de mort, de supplices et de bastonnades. Ils ne pouvaient croire à une grâce complète. Le blanc le devina en les voyant parqués à la même place, aussi lamentables qu'au moment de première anxiété.

L'arrêt tomba : « Ils étaient libres, le village pouvait être reconstruit à la même place, le mandarin même restait en fonction ; il était défendu sous peine de mort d'aider, cacher ou même recevoir des pirates... » Lorsque l'interprète eut traduit ces paroles ils se jetèrent tous à terre, comme la veille, pour remercier. Le mandarin, redevenu important, obligeait aussi les enfants à saluer, le Français dit :

— « Toi, la prochaine fois... » Sa main ayant fait le geste de couper le cou, montra les perches.

« Non, non ». La mimique expliquait un grand dévouement, une fidélité absolue.

Le soleil dardait déjà ses premiers feux que les préparatifs n'étaient point terminés. Le mandarin les surveillait, comme s'il avait eu quelque intérêt à ce que rien ne fût négligé. Il avait évidem-

ment sauvé le plus précieux et prélevé sa part sur le reste.

Sen regardait distraitement. Il lui tardait que la troupe s'éloignât — elle avait, enfin, conçu l'espoir que sa mésaventure serait oubliée assez vite. Elle restait vierge et serait jolie longtemps encore.

L'officier ne l'avait pourtant pas oubliée. Il l'appela et l'assit sur ses genoux. Elle en fut offensée et montra son indignation par des petits cris. Les Annamites ne s'étaient pas arrêtés de leurs travaux, ils n'avaient rien perdu de la scène. Le blanc jouait avec elle comme avec un enfant, s'amusant à la faire sautiller, à la lutiner sans aucun geste équivoque. L'émoi revint. Sen sentit ce mélange d'effroi et de désir qui, cette nuit, l'avait troublée. Elle espéra que le jeu se terminerai dans l'ombre de la maison... Elle se trouva déçue une fois encore, et lorsqu'elle fut reposée à terre elle se demanda si Bouddha protégeait la vertu des petites annamites ou se moquait d'elles.

Son sort avait été arrêté. Elle allait partir, était-elle prête ? Cette nouvelle la stupéfia... N'avait-elle pas rêvé d'être la femme d'un chef, d'un chef puissant ?... Elle sentit une grande joie et soudain sa haine pour les Français s'effaça. Ils étaient forts, ils commandaient... Il était juste qu'elle devînt la femme de l'un d'eux. Les autres, les vaincus étaient méprisables, ils travaillaient à cette heure comme des esclaves. Cela passa très

vite dans sa petite tête. Elle sut son rôle tout de suite et commanda.

Les miliciens auxquels elle s'adressa voulurent ricaner. Une voix sèche leur imposa silence. Le cuisinier, cet ennemi de tout à l'heure, avait dit :

— « Madame Capitaine ».

Ces mots avaient produits un effet magique, les rieurs s'étaient empressés. Elle devina la valeur de ce titre qu'elle ne comprenait pas. Les soldats n'avaient plus envie de rire, les villageois guettaient son désir, et son père, le mandarin lui-même, prenait soin de ses bagages : une boîte garnie de natte fine sur des cadres de bois laqués, une petite caisse, un nécessaire à bétel.

Le cortège était organisé, prêt à partir. On sortait de la pagode un petit cheval que Sen n'avait pas encore vu car il avait été amené derrière la colonne. Le mandarin désignait les fardeaux aux femmes, les vieux devant, sous sa responsabilité, conduire les sacs de riz par la voie du fleuve. Le signal allait être donné. L'officier jetait un dernier coup d'œil à ses hommes.

Il manquait certainement quelque chose. — Sen fut confuse de n'y avoir point songé : un hamac ! Elle ne pouvait faire la route à pied... pourtant elle n'aurait reculé devant aucune fatigue pour être, là-bas, la femme du chef...

Elle pensa qu'il était plus digne qu'elle prit sa vraie place, dans le hamac de parade suspendu à un bois orné de laque rouge écaillée et d'or terni...

Au coup de sifflet il ne restait plus, sur le préau,

que les vieillards à la barbiche blanche, les aïeules, les mères et les très petites filles.

Une claironnade, la saccade des armes heurtées : la colonne défila entre les survivants couchés pour les laïs, passa la porte et gagna la campagne.

Les hautes herbes commençaient aussitôt. Sen se retourna. Elle vit l'arête d'un toit, les bambous droits où pendaient les têtes déjà noires sous le soleil éclatant. Le village semblait abandonné au pied de la grande montagne.

Le clairon se tut, les soldats rompèrent la raideur de leur marche. La troupe, suivie des petites épouses, des porteuses, des enfants, ressemblait tout à fait à une horde barbare ramenant au camp, après la victoire, des richesses, des esclaves et conduisant, portée par son bourreau et par un prisonnier, une petite reine captive vers la demeure et le lit du maître.

Thi-Sen au balancement de son hamac s'endormit.

VIII

Autour d'une petite case, à l'heure où le soleil au zénith jette sur la terre ses rayons lourds, les soldats s'arrêtèrent.

De grands arbres aux branches énormes formaient un parasol de feuilles. Là dormaient les voyageurs errants, les porteurs de lettres, les chasseurs et les voleurs.

Le blanc et Thi-Sen étaient entrés sous le toit de feuilles. Des rais d'or, brillant à travers la toiture, mouchetaient le sol. Un reptile effrayé darda la tête et piqua vers le plus proche fourré.

Ce fut là, sur la terre, que Thi-Sen, la Fleur du Fleuve, connut l'amour rapide des Blancs et devint, entre la première étape et la sieste, une femme, une toute petite femme d'Annam.